

« Quand il chante pour survivre » : approche ethnographique de la mendicité chantée chez les enfants de la rue à Ouagadougou

Tamba Daniel LENO

Enseignant-chercheur

à l'Institut Supérieur des Arts Mory Kanté

de Dubréka (ISAMK/D), Guinée

ORCID : 0009-0009-2379-3481

E-mail : tambadaniel82@gmail.com

Karamoko CAMARA

Enseignant-chercheur

à l'Institut Supérieur des Arts Mory Kanté

de Dubréka (ISAMK/D), Guinée

ORCID : 0009-0000-6492-8068

E-mail : lefassocratecamara85@gmail.com

Résumé

Cet article propose une analyse ethnographique qualitative de la mendicité chantée chez les enfants en situation de rue à Ouagadougou. Fondé sur des observations participantes menées lors d'un séjour de formation entre 2022 et 2024, ce travail examine le chant de porte-à-porte non comme une simple sollicitation passive, mais comme une économie de survie structurée et une performance expressive à part entière. L'analyse met en lumière la double contrainte, socio-économique et institutionnelle, qui pèse sur ces enfants, en particulier lorsqu'ils sont soumis à des quotas quotidiens sous la tutelle d'un maître coranique. Mobilisant les concepts de stigmatisation (Goffman, 1963) et de lutte pour la reconnaissance (Honneth, 2000), combinés à une lecture socio-historique de la tradition griotique ouest-africaine (Hale, 1998), l'article montre comment la parole chantée subvertit temporairement la relation d'invisibilisation : l'enfant mendiant transforme l'interaction en un espace où sa compétence et sa dignité sont, l'instant d'un chant, reconnues. L'étude se conclut par une dénonciation des formes contemporaines d'indifférence et d'instrumentalisation, et par un plaidoyer pour une prise en charge institutionnelle fondée sur la valorisation des compétences artistiques de ces enfants.

Mots-clés : Ethnographie qualitative ; observation participante ; enfant de la rue ; chant mendicant ; reconnaissance sociale ; stigmatisation.

"When he sings to survive": an ethnographic approach to sung begging among street children in ouagadougou

Abstract

This article offers a qualitative ethnographic analysis of sung begging among street children in Ouagadougou. Based on participant observation gathered during an academic stay between 2022 and 2024, this study examines door-to-door singing not as passive solicitation, but as a structured survival economy and an expressive performance. The analysis highlights the dual socio-economic and institutional constraint weighing on these children, particularly when subject to daily quotas under Quranic masters. Mobilizing the concepts of stigma (Goffman, 1963) and the struggle for recognition (Honneth, 2000), combined with a socio-historical reading of the West African griot tradition (Hale, 1998), the article demonstrates how sung speech temporarily subverts social invisibilization. The study concludes with a critique of contemporary indifference and exploitation, advocating for institutional support grounded in the recognition of these children's artistic skills.

Keywords: Qualitative ethnography; participant observation; street child; sung begging; social recognition; stigma.

Introduction

Dans le paysage urbain ouest-africain, la figure de l'enfant mendiant est trop souvent réduite à une présence silencieuse, anonyme et dérangement, que le passant enjambe du regard sans vraiment la voir. Pourtant, dans les artères et les quartiers résidentiels de Ouagadougou, une pratique singulière se détache de la mendicité ordinaire : celle d'enfants qui frappent aux portes en entonnant des chants traditionnels ou religieux pour solliciter l'aumône. Loin d'être un simple appel à la pitié, ce chant de porte-à-porte constitue une véritable performance de rue, une stratégie de subsistance mobilisant une technique vocale, un répertoire mémorisé et une intelligence relationnelle fine des lieux et des habitants.

Cet article prend pour objet cette pratique de la mendicité chantée, à partir d'observations directes et de matériaux recueillis lors d'un séjour de formation à Ouagadougou mené de 2022 à 2024. L'approche retenue relève de l'ethnographie qualitative : elle vise à restituer les scènes, les postures et les interactions entre l'enfant chanteur et son public domestique, pour en dégager la portée sociologique et la charge critique.

La problématique centrale s'énonce ainsi : en quoi la pratique du chant transforme-t-elle la condition sociale de l'enfant mendiant, et réordonne-t-elle l'interaction de rue entre mépris, survie et reconnaissance ? Pour y répondre, l'analyse s'articule autour de quatre axes : premièrement, l'économie de la subsistance, où le chant apparaît comme une compétence ajustée à la quête quotidienne de ressources et à la contrainte des quotas religieux ; deuxièmement, la dialectique du regard et du stigmat, soit la capacité du chant à briser l'invisibilité sociale ; troisièmement, l'ancrage culturel du chant dans la tradition orale et la figure historique du griot ; quatrièmement, l'ambiguïté irréductible de l'échange, où s'entrelacent, sans pouvoir être démêlées avec certitude par l'observateur, l'émotion esthétique, l'obligation religieuse et la gêne sociale.

L'article s'organise en cinq parties. La première situe le phénomène dans son contexte socio-économique, à partir de la littérature disponible sur les enfants de la rue au Burkina Faso. La deuxième expose le cadre théorique mobilisé. La troisième précise la démarche méthodologique et ses limites, notamment éthiques. La quatrième propose l'analyse ethnographique proprement dite. La cinquième, enfin, discute la portée critique de cette analyse et formule une dénonciation argumentée.

1. Contexte : les enfants de la rue à Ouagadougou

Le Burkina Faso, comme d'autres pays de la sous-région, connaît un phénomène important d'enfants vivant et travaillant dans la rue, concentré principalement dans les grandes agglomérations urbaines que sont Ouagadougou et Bobo-Dioulasso. Les estimations chiffrées varient sensiblement selon les sources et les méthodes de recensement : le Ministère Burkinabè en charge de l'Action Sociale dénombrait 2 146 enfants en situation de rue en 2009, puis 4 982 en décembre 2010, ces écarts traduisant autant l'évolution du phénomène que la difficulté à le mesurer avec précision. Plus récemment, une estimation situe à environ 9 000 le nombre d'enfants vivant dans les rues du Burkina Faso en 2016, principalement à Ouagadougou et Bobo-Dioulasso (Champy, 2022).

Dans le contexte burkinabè, ces enfants et jeunes sont désignés par un terme vernaculaire, les *bakoroman*, qui les distinguent de la catégorie générique et souvent misérabiliste d'« enfants de la rue ». Champy (2022) montre, à partir d'une enquête ethnographique de longue durée, que les *bakoroman* s'insèrent dans différentes niches de l'économie urbaine informelle dont vol, mendicité, petits travaux, qui assurent leur survie quotidienne mais aussi, dans une certaine

mesure, leur accès à une forme d'autonomie et de sociabilité juvénile. Cette lecture nuance les représentations exclusivement misérabilistes du phénomène sans pour autant nier la précarité matérielle et affective qui caractérise ce mode de vie. Le chant de porte-à-porte s'inscrit dans ce même répertoire de stratégies de subsistance urbaine, aux côtés de la mendicité silencieuse et des petits travaux ponctuels.

Cette précarité économique s'accompagne d'une vulnérabilité sanitaire et sociale documentée par la recherche. Une étude conduite auprès d'adolescents des rues de Ouagadougou établit un lien entre l'exposition prolongée à la rue et le recours à des substances psychoactives, phénomène qui, selon les auteurs, demeure sous-documenté au Burkina Faso alors qu'il constitue un enjeu sanitaire et sécuritaire croissant (Garanet et al., 2016). Cette observation éclaire le contexte de risque global dans lequel s'inscrit la trajectoire de tout enfant en situation de rue, et souligne l'urgence de dispositifs de protection adaptés.

Une partie de ces enfants relève par ailleurs d'une configuration spécifique : celle des enfants confiés par leurs parents à un maître coranique pour y recevoir un enseignement religieux, et envoyés quotidiennement mendier dans les rues, une réalité désignée en Afrique de l'Ouest sous les termes de talibés ou, au Burkina Faso, de garibous (Zerbo, 2012). Cette pratique repose historiquement sur une conception de l'apprentissage religieux fondée sur l'humilité et le dénuement volontaire. Elle a cependant fait l'objet, dans plusieurs pays de la sous-région dont le Sénégal, de dérives documentées par les organisations de défense des droits humains, qui distinguent les maîtres coraniques respectueux du bien-être de l'enfant de ceux qui imposent des quotas de mendicité quotidiens sous la contrainte de sanctions (Human Rights Watch, 2010). Selon ce rapport, l'enseignement religieux devient, dans les cas les plus problématiques, un prétexte formel recouvrant une finalité économique qui profite d'abord au maître. C'est dans cette zone de tension entre finalité éducative affichée et fonction économique réelle que s'inscrit une part importante des observations relatées dans cet article.

L'actualité la plus récente confirme que ce phénomène n'a rien d'un fait passé ou marginal. En juillet 2026, une opération conjointe menée par le ministère burkinabè de la Famille et de la Solidarité, la Brigade Laabal et la Police nationale a permis de retirer 1 911 personnes en situation de mendicité des rues de Ouagadougou en dix jours, dont 1 396 enfants. Soit plus de 73 % des personnes concernées et, parmi ces enfants, 1 046 talibés, soit 75 % d'entre eux

(Agence de Presse Africaine, 2026). Ces chiffres, obtenus par une action publique et non par une enquête académique, confirment à une échelle massive ce que l'observation de terrain menée entre 2022 et 2024 avait déjà mis en évidence : le poids prépondérant de la mendicité liée aux écoles coraniques dans l'ensemble du phénomène des enfants de la rue à Ouagadougou.

2. Cadre théorique : stigmatisation, reconnaissance et tradition orale

2.1. La stigmatisation (Goffman, 1963)

L'enfant de la rue porte ce que Goffman (1963) nomme un stigmaté disqualifiant : un attribut qui le désigne d'emblée, dans l'espace public, comme une figure indésirable, avant même toute interaction singulière. L'interaction par défaut avec un tel sujet stigmatisé est l'esquive ou le rejet rapide. La pratique du chant intervient alors comme un dispositif de gestion du stigmaté, au sens où Goffman (1963) décrit les stratégies que développent les personnes stigmatisées pour contrôler l'information que perçoit autrui à leur sujet : le chant ne dissimule pas le statut de mendiant, mais il déplace le cadre de la rencontre, du registre de la menace ou de la gêne vers celui, plus favorable, de la prestation artistique.

2.2. La lutte pour la reconnaissance (Honneth, 2000)

Honneth (2000) établit que l'épanouissement individuel repose sur trois formes de reconnaissance, correspondant à trois sphères distinctes : l'amour, qui fonde la confiance en soi ; le droit, qui fonde le respect de soi ; et l'estime sociale, qui fonde l'estime de soi et se mesure à la valeur reconnue des contributions d'un individu à la vie collective. La mendicité silencieuse enferme l'enfant dans un déni de cette troisième sphère : il reçoit, parfois, mais sa valeur en tant que sujet capable, doué de savoir-faire, ne lui est pas reconnue. Le chant constitue une tentative de restaurer cette sphère de l'estime sociale : par la maîtrise de sa voix, l'enfant contraint le donateur à reconnaître une compétence, au-delà du simple geste charitable.

2.3. L'horizon griotique (Hale, 1998)

En Afrique de l'Ouest, la parole chantée possède une profondeur historique et sociale majeure. Hale (1998) montre que les griots occupaient traditionnellement des fonctions multiples et prestigieuses : généalogiste, historien, conseiller, musicien, porte-parole..., au service des familles nobles et des souverains. Fonctions transmises de génération en génération au sein de lignées spécialisées, et fondées sur une reconnaissance sociale explicite de

leur maîtrise de la parole comme un savoir de haute valeur. Comparer l'enfant chanteur de rue contemporain au griot d'hier permet de mesurer un glissement historique : la même compétence technique dont la voix, le rythme, le récit se trouve aujourd'hui mobilisée par un sujet marginalisé à des fins de pure survie, devant des portes closes, sans qu'aucune valeur institutionnelle ne lui soit reconnue.

3. Démarche méthodologique

Cet article repose sur une démarche ethnographique qualitative, fondée sur la méthode de l'observation participante telle que théorisée par Olivier de Sardan (2008), qui insiste sur la rigueur empirique propre aux approches qualitatives : une insertion prolongée dans le milieu étudié, une attention systématique aux régularités comportementales, et une explicitation constante du lien entre les données observées et les énoncés interprétatifs qui en sont tirés. Les données mobilisées ici ont été recueillies de manière continue tout au long d'un séjour de formation de deux ans à Ouagadougou, entre 2022 et 2024.

Le choix d'une approche exclusivement qualitative se justifie par la nature même de l'objet d'étude. La population des enfants en situation de rue constitue un groupe hautement volatile, informel et mobile dans l'espace urbain, ce qui rend toute tentative d'échantillonnage statistique rigoureux difficilement praticable à l'échelle d'un chercheur isolé. L'objectif n'était donc pas de recenser un nombre fixe d'individus, mais de dégager, par l'observation répétée, des récurrences comportementales, des dynamiques d'interaction et des postures scéniques stables sur une longue période.

Durant ces deux années, les auteurs ont partagé, par intermittence régulière, l'espace public de plusieurs quartiers résidentiels et commerciaux de Ouagadougou, en y observant les trajectoires de ces enfants. Une précaution éthique et méthodologique s'impose ici : afin de préserver la spontanéité des scènes, d'éviter toute altération du comportement des enfants observés, et de respecter les exigences éthiques propres à la recherche auprès de mineurs en situation de vulnérabilité, aucun enregistrement audio ni transcription intégrale des paroles chantées n'a été réalisé sur le terrain. En conséquence, les échanges verbaux rapportés dans la section d'analyse ne constituent pas des citations verbatim, mais des reconstitutions synthétiques, fidèles dans leur teneur générale aux observations consignées dans les notes de terrain de l'auteur, et présentées comme telles plutôt que comme des

transcriptions exactes. L'investigation s'est concentrée, en priorité, sur la dimension performative, corporelle et interactionnelle du phénomène : la posture des corps, la projection vocale, les modulations mélodiques, l'organisation spatiale à l'approche des concessions, ainsi que les réactions comportementales des donateurs.

Cette démarche comporte des limites qu'il convient d'assumer. L'absence de transcription verbatim, bien que justifiée sur le plan éthique, restreint l'accès direct au contenu textuel précis des chants et des paroles échangées. Par ailleurs, l'observation, même prolongée, ne donne accès qu'aux comportements et aux propos extérieurs des enfants observés, non à leur vécu intérieur ; toute inférence portant sur leurs intentions ou leurs émotions doit donc être formulée avec la prudence interprétative propre à l'ethnographie, et non comme une donnée directement observée.

4. Analyse ethnographique : le chant comme performance et stratégie

4.1. La géographie apprise et l'impératif du quota

Le parcours de l'enfant chanteur n'est pas le fruit du hasard. Il répond à une cartographie fine de la ville, apprise et actualisée au fil des passages répétés. Les observations menées entre 2022 et 2024 font apparaître une connaissance empirique remarquable des espaces résidentiels chez ces enfants : ils identifient les concessions accueillantes, évitent les résidences hostiles, et ajustent l'heure de leur passage en fonction des habitudes observées des habitants.

Cette cartographie s'articule à une contrainte temporelle précise. Selon les observations et les échanges recueillis auprès de plusieurs enfants sur le terrain, la journée s'organise comme une course contre la montre pour réunir, avant la tombée de la nuit, la somme fixée par le maître coranique auprès duquel ils sont placés. Devant chaque concession, l'enfant évalue en quelques secondes s'il doit chanter avec insistance ou s'éloigner rapidement. Décision qui dépend à la fois de la réceptivité perçue du foyer et du temps qui reste avant l'échéance du soir.

Le chant s'intègre ainsi à une économie de la contrainte plutôt qu'à un choix libre et détaché de toute pression. L'exigence du quota financier transforme la performance vocale en un travail physique exténuant, accompli le plus souvent après plusieurs heures de marche, et parfois l'estomac vide. Le chant devient, dans ce contexte, l'outil de production indispensable pour éviter les sanctions au retour. Une donnée qui doit être gardée à l'esprit dans toute lecture ultérieure de la dimension expressive ou artistique du chant : celle-ci ne s'oppose pas à la nécessité économique, elle s'y superpose.

4.2. De l'invisibilité à la présence : quand le chant impose le regard

Le passage de la mendicité silencieuse au chant modifie radicalement la posture du corps de l'enfant et la nature du regard que lui porte autrui. Dans la mendicité silencieuse observée par ailleurs dans les mêmes quartiers, la main est tendue, la tête baissée, le corps comme effacé ; la réponse la plus fréquente du public est l'esquive du regard, une pièce jetée à la hâte, ou un rejet verbal bref. Le passage au chant renverse cette configuration : la tête se redresse, la voix s'affirme, l'adresse devient directe. Ce contraste, observé de façon récurrente au fil des deux années de terrain, peut être résumé ainsi :

Type de mendicité	Posture de l'enfant	Réponse observée du public
Mendicité silencieuse	Main tendue, tête baissée, corps effacé.	Esquive du regard, pièce jetée à la hâte ou rejet verbal.
Mendicité chantée	Tête levée, voix affirmée, adresse directe.	Arrêt du geste, écoute momentanée, contact visuel direct.

Le chant force le donateur à établir, au moins un instant, un contact visuel avec l'enfant. En se faisant entendre, celui-ci contraint l'habitant de la concession à rompre l'indifférence machinale du geste de charité. L'espace de quelques vers, il n'est plus une silhouette gênante à la lisière du regard, mais un sujet qui occupe pleinement l'espace sonore et visuel du seuil de la maison.

4.3. Registres vocaux et mémoire du terroir

Bien que les contraintes éthiques et méthodologiques du terrain n'aient pas permis la retranscription linguistique intégrale des chants observés, l'analyse des lignes mélodiques et des timbres vocaux relevés entre 2022 et 2024 permettent de distinguer, empiriquement, deux grands registres expressifs récurrents chez les enfants observés. Le premier, à dominante incantatoire et religieuse, se caractérise par des formules vocales répétitives, des cadences psalmodiées et des modulations ascendantes qui semblent viser la fibre morale ou spirituelle du donateur. Le second, que l'on peut qualifier de registre mélodique du terroir, se caractérise par des structures pentatoniques, des refrains rythmés et des timbres évoquant les comptines et chants de travail transmis au sein des cercles familiaux ruraux d'origine des enfants.

L'observation répétée de ce second registre suggère qu'il remplit, au-delà de sa fonction économique immédiate, une fonction psychologique protectrice : en entonnant ces airs familiers, l'enfant paraît reconstituer, l'instant d'un chant, un espace mental soustrait à la dureté de l'environnement urbain. Cette hypothèse, qui ne peut être confirmée qu'indirectement par l'observation externe autre que l'absorption du regard, le relâchement momentané de la posture et le sourire qui accompagne certains refrains, mais rejoint des analyses plus larges sur le rôle de la pratique musicale dans le maintien d'un sentiment de continuité identitaire en contexte d'adversité. Le chant du terroir agirait ainsi comme un vecteur de continuité, reliant symboliquement l'enfant à un foyer d'origine dont la rupture reste, par ailleurs, la condition matérielle de sa présence dans la rue.

4.4. Une typologie des réactions publiques

L'observation systématique des scènes de porte-à-porte permet d'établir trois grands types de réponses sociales au chant, dont la récurrence a été confirmée sur l'ensemble de la période d'observation.

Le premier, le plus fréquent, est le don d'esquive : la pièce est donnée rapidement, dans un geste qui vise autant à interrompre le chant qu'à s'en acquitter, et la porte se referme aussitôt. La reconnaissance qui accompagne ce type de don reste minimale : l'enfant est indemnisé, mais non véritablement écouté. Le deuxième type, moins fréquent mais notable, est le don d'émotion et de reconnaissance : le donateur prend le temps d'écouter le chant jusqu'à son terme, échange quelques mots avec l'enfant, le félicite, ou exprime une nostalgie liée au répertoire entendu. Le don matériel s'accompagne alors d'une parole qui restitue à l'enfant une part de dignité que la mendicité silencieuse ne lui accorde généralement pas. Le troisième type, plus rare mais dont la fréquence a semblé croître sur la période d'observation, est la captation spectaculaire contemporaine : des passants filment la prestation avec leur téléphone portable, sans effectuer de don, transformant la scène de pauvreté en contenu consommé à distance. Cette dernière configuration illustre une forme actuelle et médiatisée d'exploitation du regard porté sur la pauvreté, où l'enfant devient objet de représentation sans jamais accéder au statut de sujet reconnu.

4.5. L'ambiguïté de l'échange : entre reconnaissance esthétique, obligation et gêne sociale

Une question centrale, et pourtant irréductible à toute réponse assurée depuis la seule position de l'observateur, traverse l'ensemble

des scènes décrites plus haut : lorsqu'un don suit un chant, que récompense-t-il exactement ? La compétence vocale de l'enfant, la qualité de la mélodie, le contenu religieux ou sentimental du chant, ou simplement le désir de mettre fin, au plus vite, à une interaction que le chant a rendue plus difficile à esquiver que la mendicité silencieuse ?

L'observation extérieure ne permet pas de trancher cette question avec certitude, et il serait scientifiquement malhonnête de prétendre le contraire. Certains indices comportementaux dont le temps d'écoute accordé, le commentaire prononcé, le ton de la voix, l'ampleur du don par rapport à la norme locale ; orientent, sans jamais la garantir, une lecture plutôt qu'une autre : un don accompagné d'un mot chaleureux et d'une écoute prolongée suggère une reconnaissance qui dépasse le simple soulagement de se débarrasser d'une sollicitation ; un don jeté sans un regard, à l'inverse, laisse ouverte l'hypothèse d'un geste de pure évitement. Mais entre ces deux pôles, la majorité des interactions observées se situe dans une zone grise où plusieurs motivations telle que : compassion, gêne, plaisir esthétique, obligation morale ou religieuse perçue par le donateur lui-même, semblent se superposer sans qu'aucune méthode d'observation, aussi rigoureuse soit-elle, ne permette de les départager avec certitude.

Cette ambiguïté n'est pas une faiblesse de l'analyse : elle en est un résultat à part entière. Elle révèle le caractère structurellement équivoque de toute transaction entre un enfant en situation de rue et un donateur, un mélange de motivations que l'on cherche, le plus souvent, à dissiper au plus vite plutôt qu'à clarifier. C'est précisément cette part d'irrésolution qui distingue le chant de rue d'une prestation artistique pleinement reconnue comme telle : le griot d'hier, rémunéré et honoré selon des règles sociales explicites, n'avait pas à se demander pour quelle raison on le payait ; l'enfant chanteur de rue contemporain, lui, ne peut jamais en être tout à fait certain et l'ethnologue qui l'observe de l'extérieur pas davantage.

5. Discussion : portée critique et perspectives d'action

L'ethnographie de la mendicité chantée conduit à quatre constats sociologiques majeurs, qui dépassent le cas singulier des scènes observées.

Premièrement, il existe un contraste saisissant entre le prestige historique accordé à la parole chantée en Afrique de l'Ouest (Hale, 1998) et le mépris ordinaire, le plus souvent non hostile mais indifférent, qui frappe l'enfant qui l'utilise aujourd'hui pour survivre. Ce savoir-faire musical, s'il était identifié, accompagné et canalisé par

des structures adaptées, pourrait constituer un levier réel de réinsertion socioprofessionnelle plutôt que de rester cantonné à la survie immédiate.

Deuxièmement, l'analyse confirme la nécessité de distinguer, dans le cas des enfants placés auprès d'un maître coranique, la pratique légitime de l'apprentissage religieux traditionnel de son instrumentalisation économique par certains tuteurs (Human Rights Watch, 2010 ; Zerbo, 2012). L'imposition d'un quota financier quotidien, sous peine de sanction, transforme une pratique à visée spirituelle en une forme de travail contraint, dont le poids retombe entièrement sur l'enfant. Cette distinction est nécessaire pour orienter la critique vers les pratiques abusives spécifiques plutôt que vers l'institution religieuse dans son ensemble, dont de nombreux représentants assurent, par ailleurs, un encadrement respectueux des enfants qui leur sont confiés.

Troisièmement, l'émergence de pratiques de captation vidéo sans don ni reconnaissance, documentée en 4.4, signale une inflexion contemporaine préoccupante, à laquelle la recherche doit rester attentive : la souffrance sociale devient, pour une partie du public, un contenu à consommer visuellement plutôt qu'une réalité appelant une réponse solidaire, dans un contexte où la diffusion des téléphones portables transforme les conditions mêmes de visibilité de ces enfants.

Quatrièmement, cette étude appelle à dépasser le seul registre de la compassion ponctuelle pour construire des politiques publiques de protection fondées sur la reconnaissance structurelle des compétences que possèdent déjà nombre d'enfants en situation de rue. L'opération de retrait menée à Ouagadougou en juillet 2026, mentionnée en section 1, illustre concrètement l'enjeu : retirer un enfant de la rue et l'orienter vers une structure d'accueil traite l'urgence, mais ne suffit pas, à lui seul, à transformer durablement sa condition si le savoir-faire qu'il a développé dont entre autre vocal, relationnel et culturel n'est pas identifié et valorisé dans le dispositif de prise en charge qui l'accueille ensuite. Les politiques publiques ne peuvent donc pas se limiter à des campagnes d'éviction de l'espace public ou à des réponses exclusivement sécuritaires ; prendre au sérieux la parole et les compétences artistiques de ces enfants constitue un premier pas vers des dispositifs d'accompagnement adaptés comme les ateliers culturels, écoles de musique communautaires, centres de médiation entre les enfants, leurs familles et leurs tuteurs religieux. Des initiatives allant dans ce sens existent déjà à titre ponctuel : le Fitini Show, événement culturel annuel soutenu par l'UNICEF au Burkina Faso, a par exemple mis en

scène, lors de son édition 2024, une pièce consacrée au vécu des enfants talibés, portée par de jeunes artistes eux-mêmes, dans l'objectif explicite de sensibiliser le public à leur condition (UNICEF Burkina Faso, 2024). De telles initiatives restent cependant isolées et devraient, selon l'analyse développée ici, être généralisées et institutionnalisées plutôt que reconduites au coup par coup.

Conclusion

Cet article a documenté la mendicité chantée des enfants de la rue à Ouagadougou sous l'angle de la performance et de la quête de reconnaissance, à partir de deux années d'observation ethnographique conduites entre 2022 et 2024. Loin d'être un acte passif, le chant de porte-à-porte est apparu comme une réponse à la fois contrainte et créative à l'invisibilisation sociale, permettant à l'enfant de réordonner, l'instant d'une interaction, son rapport à autrui, de préserver une mémoire culturelle héritée, et de revendiquer une place dans l'espace de la cité que la mendicité silencieuse ne lui accorde pas.

Il appartient désormais aux chercheurs, aux décideurs publics et aux acteurs de la société civile de dépasser le seul regard charitable pour construire, à partir de ces observations, des réponses institutionnelles fondées sur la dignité et sur la valorisation du potentiel artistique de ces enfants, plutôt que sur leur seule vulnérabilité.

Références bibliographiques

- Agence de Presse Africaine. (2026, 14 juillet). Burkina : 1 396 enfants retirés de la rue à Ouagadougou. APAnews. <https://fr.apanews.net/news/burkina-1-396-enfants-retires-de-la-rue-a-ouagadougou/>
- Champy, M. (2022). Faire sa jeunesse dans les rues de Ouagadougou. Société d'ethnologie.
- Garanet, F., Bogono, E., Ouédraogo, O., & Mesenge, C. (2016). Usage de substances psychoactives chez les adolescents des rues à Ouagadougou. *Santé Publique*, 28(3), 381–389. <https://doi.org/10.3917/spub.163.0381>
- Goffman, E. (1963). *Stigma: Notes on the management of spoiled identity*. Prentice-Hall.

- Hale, T. A. (1998). *Griots and griottes: Masters of words and music*. Indiana University Press.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance* (P. Rusch, Trad.). Éditions du Cerf. (Ouvrage original publié en 1992)
- Human Rights Watch. (2010, 15 avril). « Sur le dos des enfants » : Mendicité forcée et autres mauvais traitements à l'encontre des talibés au Sénégal. <https://www.hrw.org/fr/report/2010/04/15/sur-le-dos-des-enfants/mendicite-forcee-et-autres-mauvais-traitements-lencontre>
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia-Bruylant.
- UNICEF Burkina Faso. (2024). Fitini show 2024 : Mettons fin au phénomène « enfants de la rue ». <https://unicef.org/burkinafaso/recits/fitini-show-2024-mettons-fin-au-ph%C3%A9nom%C3%A8ne-%C2%ABenfants-de-la-rue-%C2%BB>
- Zerbo, A. (2012). *Les écoles coraniques et l'éducation des enfants talibés dans la ville de Dédougou au Burkina Faso* [Diplôme d'inspecteur de l'enseignement du premier degré, Université de Koudougou].